

habiles que ceux de Charles VIII et de François Ier. Il savait mêler les armes, qui se prêtaient un mutuel appui, et avait toujours sous la main une réserve composée de cavalerie et d'infanterie, qu'il savait faire intervenir à propos pour décider la victoire. En Allemagne, Gustave-Adolphe accomplit également une révolution dans l'art militaire; cependant ses campagnes sont plus remarquables par les marches, par la discipline des troupes, et surtout par l'esprit dont il sut les animer, que par les *batailles* mêmes, bien qu'il ait mieux compris qu'on ne l'avait fait jusqu'alors l'importance des armes à feu. Les armées européennes, à cette époque, avaient encore une organisation confuse, qui influait beaucoup sur le sort des *batailles*: fusiliers, mousquetaires, piquiers, étaient rangés dans les mêmes bataillons en files de huit hommes de profondeur, de sorte que les derniers rangs ne pouvaient faire usage de leurs armes. Les pièces de campagne, lourdes et peu nombreuses, ne pouvaient suivre les manœuvres des troupes, et occupaient toute la journée la même position. Gustave-Adolphe, Condé, Turenne, Montécuculli, reconnurent ces difficultés, mais ne réussirent qu'imparfaitement à les surmonter. Avec Condé, l'art ne fit aucun progrès; tout se décidait encore par le choc. L'infanterie occupait toujours le centre, formée en épais bataillons, tandis que la cavalerie, placée comme dans l'ordre ancien sur les ailes, engageait et souvent gagnait seule la *bataille*; Condé était né général; Turenne le devint par la réflexion, par l'étude, par l'expérience, unies à une incomparable intelligence des choses de la guerre. Entre Turenne et Condé il n'existe pas le moindre rapport, et ce n'est qu'un banal thème de collège que le parallèle qu'on s'obstine à établir entre ces deux grands hommes. Turenne fit faire un pas immense à l'art militaire par une nouvelle formation des troupes et un emploi plus raisonné de l'infanterie. Ses plans de campagne, ses marches sont admirables, et dans l'action on remarque toujours des dispositions variées, merveilleusement appliquées au terrain. Toutes ses victoires furent le résultat de sa profonde sagacité, de son sang-froid, de son expérience et du coup d'œil infailible qui lui faisait immédiatement discerner le point décisif. Luxembourg et Catina, dignes élèves de Turenne, continuèrent à appliquer ses savants préceptes; mais l'art, après eux, semble retomber dans la décadence, et ne brille plus que d'un dernier éclat avec Berwick et Villars. Le règne de Louis XV offre plusieurs *batailles* qui ne furent pas toutes heureuses pour nous, mais qui fournissent d'excellentes leçons, qu'il faut surtout aller puiser dans les mémoires du temps, principalement dans ceux des généraux français et étrangers. On peut consulter à cet égard le chevalier de Polard, Puysegur, Montécuculli, et particulièrement Feuquières, qui met en saillie, avec une grande sûreté de jugement, les fautes aussi bien que les exploits de Condé, de Turenne, de Luxembourg, de Berwick, de Villars, et qui fait énergiquement ressortir l'incapacité de Marsin, de La Feuillade et de Villeroi. Vint enfin Frédéric II, qui fit faire un pas nouveau à l'art de la guerre. S'inspirant à la fois des leçons de l'antiquité et des illuminations de son génie créateur, il perfectionna toutes les armes. Il introduisit dans l'infanterie l'habitude des déploiements, prompts et faciles, et, par des exercices répétés, apprit à ses troupes à marcher sur l'ennemi en continuant de l'écraser par un feu vif et soutenu. Avant lui, la cavalerie, lourde et peu maniable, ne pouvait charger qu'au trot; il la rendit légère au point de pouvoir charger au galop; enfin, il organisa l'artillerie à cheval, arme dont il fut l'inventeur, et qu'il mit à même de suivre la cavalerie dans tous ses mouvements. Le résultat de ces nouveaux principes fut le triomphe de la Prusse sur ses puissants ennemis et son élévation au rang de puissance de premier ordre. A Striegau, à Kesselsdorf, à Prague, à Lissa, à Rosbach, etc., il recueillit les fruits de son génie, et c'est de lui, à proprement parler, qu'on fait dater les savantes créations de l'art moderne.

Avec la Révolution française s'ouvre une ère nouvelle pour la science militaire. Cependant les premières *batailles* de la Révolution ne furent encore que des *affaires d'avant-postes*, où se révélèrent plutôt les traditions françaises de la guerre de Sept ans que les souvenirs des leçons et des exemples de Frédéric. Valmy et Jemmapes ne furent, pour ainsi dire, que des escarmouches, où la supériorité de nos forces devait nous valoir des triomphes bien autrement complets. Dumouriez fut peut-être le seul général, dans la rigoureuse acception du mot, qui se montra à la hauteur de ces temps de luttes sanglantes et héroïques. Bien qu'il n'ait paru être que le commencement d'un grand homme, suivant l'expression d'un écrivain judicieux, il n'en sauva pas moins la France, dans les défilés de l'Argonne. Les généraux qui commandèrent après lui les armées françaises déployèrent de véritables talents militaires, à quelques exceptions près; mais il nous faut arriver jusqu'à l'immortelle campagne d'Italie de 1796, pour être témoins de combinaisons nouvelles, de résultats gigantesques et d'ordres de *bataille* dont l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes n'offraient aucun modèle. Le début de Bonaparte, dans sa campagne d'Italie, est remarquable par un système d'attaques rapides et successives, dans lesquelles il se garde bien

d'adopter un ordre de *bataille* déterminé. Plus tard, le théâtre de la guerre s'élargissant sans cesse, ses combinaisons revêtirent des proportions analogues, effrayantes de profondeur et de précision. Jamais on n'avait combiné des marches aussi savantes, et à des points aussi éloignés, destinées à tromper l'ennemi, à le tourner dans sa position et à lui couper tout moyen de retraite, résultats qu'on n'avait jamais obtenus et qu'on n'obtiendra jamais à un si haut degré que Napoléon. Ses *batailles*, sans exemple dans l'histoire, par l'immensité des détails et des combinaisons qu'embrassait chacune d'elles, ne peuvent ni se ranger parmi les *batailles* de position, comme à Ramillies et à Malplaquet, ni parmi les *batailles* de postes, comme à Lawfeld et à Raucoux, ni parmi les *batailles* manœuvres de Lissa et de Kollin, ni parmi les *batailles* de marches que lui-même avait gagnées en Italie. Le seul nom qui leur convienne est celui de *batailles stratégiques*. En effet, ces luttes terribles n'embrassaient pas seulement quelques milles d'étendue, comme à Fontenoy et à toutes les *batailles* livrées par le grand Frédéric; elles ne se terminaient pas en quelques heures, comme le voulait le maréchal de Saxe; elles se prolongeaient quelquefois pendant quinze ou vingt jours, dont chaque péripétie était notée, arrêtée d'avance dans la pensée puissante de l'immortel capitaine, et elles comprenaient de vastes provinces, des royaumes tout entiers.

Nous ne pouvons passer en revue toutes les *batailles* du Consulat et de l'Empire; cet examen nous entraînerait trop loin. D'ailleurs, le souvenir en est dans toutes les mémoires. Après avoir constaté les progrès scientifiques de l'art de la guerre dus au génie de Napoléon, signalons le fait matériel qui a transformé la composition des armées modernes; c'est, avant tout, le rôle prépondérant qu'on a fait jouer à l'artillerie, et l'augmentation considérable de la force des armées. Sous Louis XIV, les armées pouvaient rarement offrir en *bataille* plus de 25, 30, au plus 40 mille hommes; aujourd'hui, elles comptent 100,000 hommes, et quelquefois plus; nous ne plaçons en *bataille* que 30, 40 ou 50 pièces de canon; de nos jours, on les compte par centaines. A la *bataille* de Leipzig, en 1813, il y eut 600 pièces de canon engagées dans l'armée française, et 900 dans celle des alliés.

L'art militaire contemporain n'est et n'a pu être que l'application des grands principes posés par Napoléon; nous n'avons à signaler que quelques progrès matériels, tels que l'introduction des canons rayés, qui semblent destinés à modifier profondément le rôle de l'artillerie. C'est à l'avenir seul à décider quelle sera leur influence définitive.

— De la manière dont se livrent les *batailles*. Dans l'antiquité, l'action commençait par une grêle de flèches et de javelots, lancés de part et d'autre; puis on s'abordait avec des piques, on s'étreignait corps à corps, et la victoire demeurait aux plus résolus, aux plus robustes. A mesure que l'art fit des progrès, l'intelligence du général en chef suppléa à la force brutale; puis il vint un moment où toute l'armée s'inspira des illuminations de son général et se soumit docilement à l'intelligente impulsion du génie. Au moyen âge, une *bataille* était une espèce de duel à mort, que l'on présentait et que l'on acceptait par l'entremise de hérauts d'armes, de même que l'on convenait d'un duel par cartel ou par défi. De nos jours, il en est tout autrement; si l'art consiste le plus souvent à choisir son terrain et le moment favorable pour attaquer, il consiste quelquefois aussi à esquiver la *bataille*, pour enlever à un ennemi en détresse, l'occasion de se relever par une action d'éclat. La guerre, comme l'a dit Napoléon avec une énergie précise, est l'art de se diviser pour vivre et de se concentrer pour combattre. Aussi, tous les efforts du général doivent-ils tendre à réunir la plus grande masse de troupes possible sur un point et à un moment donnés. Les officiers supérieurs préparent alors les troupes au combat par des inspections d'armes, communiquent de grade en grade les projets de la journée, indiquent les points de station des ambulances, l'emplacement des caissons à cartouches, enfin, déterminent et font connaître les rendez-vous de retraite et de ralliement en cas d'insuccès. Dès que les troupes sont réunies sur le champ de *bataille*, le général en chef, après s'être assuré du maintien de ses communications, range ses troupes, combine ses réserves et l'ordre de *bataille*, dispose les différentes armes suivant la nature du terrain, et fait établir ses batteries en coordonnant l'emplacement et la distance, l'espèce des pièces, le numéro de leur calibre, la succession de leurs feux, la situation des intervalles, la liberté des manœuvres et l'ordonnance générale de l'armée. Quand ces préparatifs sont terminés et que les troupes ont pris suffisamment de repos et de nourriture, l'action s'entame par les tirailleurs à pied et le feu des canons, quelquefois agissant ensemble, quelquefois successivement. Si le terrain s'y prête, des tirailleurs à cheval appuient l'infanterie légère. Quand les deux avant-gardes se sont ainsi provoquées, l'armée résolue à livrer *bataille* multiplie ses feux pour contraindre l'adversaire à déployer ses masses, à mettre en évidence ses différentes armes, à en laisser supputer l'espèce, le nombre, l'importance, à révéler quelle direction il prétend

leur donner. Une ordonnance de 1672 prescrivait à l'armée française d'essayer le premier feu dans la *bataille*. C'était un reste d'esprit chevaleresque, poussé jusqu'à un inconcevable ridicule; nous nous faisons passer par les armes, par pure courtoisie. Les Anglais ne se le firent pas dire deux fois à Fontenoy (v. ce mot), et l'on sait ce que cet intempérative civilité coûta aux gardes-françaises.

Les cavaleries opposées ne font encore que s'observer, tandis que les réserves se reposent et que l'infanterie du corps de *bataille*, soit déployée, soit en colonnes, marche à la charge, l'arme au bras. Une fois l'action sérieusement engagée, la grande affaire du général est d'en suivre toutes les péripéties, afin de porter des secours ou du renfort partout où le besoin s'en fait sentir, de maintenir la marche régulière des bataillons, de n'employer ses feux que de manière à n'en jamais dégarnir toutes les armes à la fois, en un mot, de prévenir ou de réparer tous les accidents qui peuvent se produire dans ces tumultueux événements, de prescrire toutes les mesures dont la nécessité imprévue n'éclate qu'au milieu même des vicissitudes de la lutte, et que lui suggèrent ses inspirations ou son expérience. Au reste, la théorie de l'art ne peut formuler que des principes très-incertains: les cas d'exception sans nombre effacent la règle et laissent tout à faire au génie. C'est en vain qu'on chercherait la garantie de la victoire dans un système constant ou dans un ordre de *bataille* déterminé. Sans doute, tous les grands capitaines ont eu une tactique particulière, à laquelle ils ont dû leurs plus éclatants triomphes; mais ils savaient merveilleusement la faire plier aux exigences de la situation, et c'est sur le terrain même que leur génie entrevoyait subitement la supériorité de telle ou telle disposition. Sans s'astreindre à suivre servilement les préceptes des Montécuculli, des Turenne, des Feuquières, des Frédéric, nos plus illustres généraux en ont modifié l'application et créé eux-mêmes de nouvelles combinaisons. Ce serait donc compromettre le salut d'une armée que de s'attacher, dans une *bataille*, à imiter les manœuvres de tel ou tel général. Rien n'est plus variable que les éléments de succès, qui ne se reproduisent jamais dans les mêmes circonstances. Ainsi le système des colonnes profondes, qui valut tant de victoires à la France, faillit faire perdre à Napoléon la *bataille* d'Essling, et ce fut avec des dispositions analogues à celles qui avaient amené le triomphe de Marengo qu'il fut vaincu à Waterloo. Il est vrai que, dans cette dernière *bataille*, tout fut fatalité pour l'armée française, même dans les plus simples incidents de ce grand événement. Aussi, un général ne saurait-il avoir trop présentes à l'esprit ces paroles de Napoléon: « Le sort d'une *bataille* est le résultat d'un instant, d'une pensée; on s'approche avec des combinaisons diverses, on se bat un certain temps; le moment décisif se présente, une étincelle morale prononce, et la plus petite réserve accompli. » Sans doute, les militaires ne peuvent que méditer avec fruit les beaux faits d'armes des généraux anciens et modernes; l'étude attentive des motifs qui les ont déterminés, la recherche des causes connues ou probables des succès et des revers, leur donneront de saines idées pratiques sur l'art si difficile de la guerre, et leur apprendront à se tenir en garde contre les mille obstacles imprévus qui peuvent faire aboutir à un désastre le plan de campagne le plus habilement concerté; mais il faut éviter soigneusement, dit M. le général Pelet (*Mémoires sur les guerres de 1809*) de poser dogmatiquement des principes, ou plutôt de décorer de ce nom les résultats souvent forcés de faits isolés; résultats déterminés quelquefois par la puissance du génie et de la valeur, mais le plus souvent par les jeux d'un aveugle hasard, et qui ne sont pas toujours suffisamment constatés. » Le hasard, en effet, a joué un rôle capital dans les événements militaires. « Le plus grand général que je connaisse, a dit pittoresquement Turenne, c'est le général Hasard. »

Sur le champ de *bataille*, les principes n'ont donc qu'une valeur des plus relatives; mille circonstances peuvent les modifier, les renverser même quelquefois. « La guerre, dit excellemment le maréchal de Saxe, a des règles dans les parties de détail; mais elle n'en a point dans les sublimes. » Napoléon, s'inspirant de ses propres exemples, semble avoir formulé pour lui seul ce précepte, dont il pratiquait si admirablement le secret, « que l'art consiste à faire converger un grand nombre de feux sur un même point; que, la mêlée une fois établie, celui qui a l'adresse de faire arriver subitement, et à l'insu de l'ennemi, sur un de ces points, une masse inopinée d'artillerie, est sûr de l'emporter; voilà quel avait été son grand secret, sa grande tactique. » Ces paroles ne démentent pas le mot qu'on lui attribue, que « Dieu est toujours pour les gros bataillons, » mot qui, au premier abord, paraît contredire cette recommandation de César: *Consilio potius quam gladio superare*. Mais qui oserait prendre Napoléon au mot, lorsqu'il semble ainsi méconnaître la puissance du génie? Le vainqueur d'Austerlitz avait moins que tout autre le droit de faire entendre cette boutade, lui qui, sur tant de champs de *bataille* et avec de simples compagnies, avait renversé tant de gros bataillons.

La victoire, a dit Bossuet en parlant du grand Condé, tient à des illuminations. On ne saurait le contester; mais elle tient quelquefois aussi à des causes étranges et même puériles. Nous allons en citer quelques exemples. Suivant le récit de Tite-Live, l'armée de Fabius Ambustus fut mise en fuite par les Falisques et les Tarquiniens, qui avaient mis au premier rang leurs prêtres, tenant à la main, au lieu d'épées, de grosses couleuvres qui se tordaient sur elles-mêmes. Annibal lui-même employa un stratagème analogue: combattant avec les troupes de Prusias, roi de Bithynie, contre Eumène, roi de Pergame, il fit enfoncer dans des pots de terre toutes sortes de serpents, et ordonna de lancer ces armes d'un nouveau genre sur les vaisseaux des ennemis. Ceux-ci furent tellement effrayés à la vue de tous ces reptiles, qui s'enroulaient autour d'eux, qu'ils perdirent toute présence d'esprit et furent forcés de se rendre. A la *bataille* de Pharsale, César, comme nous l'avons déjà dit, ordonna à ses vieux légionnaires de frapper au visage les jeunes et brillants cavaliers de Pompée, qui, jaloux de conserver les agréments de leur figure, abandonnèrent honteusement le champ de *bataille*. Un des traits les plus curieux que nous fournissent les annales militaires est le suivant: pendant une longue guerre que les Scythes avaient entreprise en Asie, leurs femmes, impatientes de ce vuvage anticipé, épousèrent leurs esclaves. Lorsque les époux et maîtres de ces volages moitiés rentrèrent dans leurs foyers, ils durent livrer plusieurs combats sanglants, où les avantages restèrent partagés. Ils n'allèrent point consulter l'oracle d'Apollon; ils firent seulement cette réflexion très-sensée, en égard aux mœurs du temps, que c'était trop honorer des esclaves que de les traiter en soldats, et ils marchèrent contre eux le fouet à la main. La vue de cet instrument redoutable effraya tellement les pseudo-maris, qu'ils prirent aussitôt la fuite. En 888, Arnould, fils naturel de Charlemagne, disputa l'empire à Gui, duc de Spolète, qui s'était déjà rendu maître de Rome. Il se présenta à la tête de son armée devant cette capitale, dont il se prépara aussitôt à former le siège. Sur les entrebâtes, un lièvre effrayé traversa son camp en se dirigeant vers la ville. Comme le timide cousin de Jeannot Lapin n'était pas encore devenu un *foudre de guerre*, il se vit poursuivi par une foule de soldats en tumulte. Les assiégés, ignorant la cause de cette agitation et ne songeant guère à l'attribuer à un lièvre, crurent que c'était le signal de l'assaut, et comme leurs préparatifs de défense n'étaient pas encore terminés, ils abandonnèrent précipitamment les remparts. Arnould profita de cette panique pour entrer dans Rome, où il se fit couronner empereur. En 1390, le sultan Bajazet, qu'on appelait *le Foudre*, venait de remporter, à Razboc, une victoire signalée sur Etienne, prince de Moldavie. Celui-ci, avec les débris de son armée, gagna la ville de Neimz, où sa mère s'était renfermée avec une forte garnison. Cette mère spartiate refusa de lui ouvrir les portes. « Quoi! lui cria-t-elle du haut des murailles, oses-tu bien te présenter vaincu devant moi? As-tu donc oublié que tu as porté le nom de brave? n'es-tu plus mon fils? Fuis loin de moi; fuis les regards de ta mère, et ne reviens jamais que la victoire à tes côtés. » Etienne, plein de confusion, mais aussi de colère, rassembla autour de lui environ douze mille Moldaves échappés au carnage, leur communiqua sa soif de vengeance, et retourna impétueusement avec eux dans la plaine de Razboc, où les Turcs en désordre étaient occupés au pillage. Il les surprind, les tailla en pièces et oblige le terrible Bajazet à prendre la fuite à son tour. En 1677, Louis XIV, assiégeant Valenciennes, emporta la place presque sans résistance, parce que Vauban conseilla de pratiquer en plein jour l'attaque de différents ouvrages, qui n'avaient lieu ordinairement que la nuit. Les assiégés étaient plongés dans une sécurité complète, qui causa leur perte. Rappelons en passant que l'assaut livré à la tour Malakoff, à midi, le 8 septembre 1855, n'était qu'une heureuse application de ce renversement des principes suivis dans la guerre de siège.

Nous pourrions multiplier les exemples de ce genre; mais ils ne font que piquer la curiosité, et ne constituent aucun enseignement. Nous allons donc terminer cet article, en rappelant les principes de quelques grands généraux sur le sujet qui nous occupe.

— *Axiomes de quelques grands hommes de guerre sur les batailles*. Nous avons déjà cité Onosander, Végèce et l'empereur Léon; mais les préceptes mis en avant par ces écrivains militaires, et dont nous avons donné une idée à nos lecteurs, ne peuvent plus nous offrir qu'un intérêt rétrospectif. Chez les modernes, Montécuculli a formulé des principes qui doivent être médités par tous les hommes de guerre, car ils sont dictés par une profonde expérience et surtout par un grand esprit pratique, trop pratique même quelquefois, s'il a réellement conseillé, comme le lui reproche le général Lamarque, d'empoisonner les eaux et d'aposter des gens pour tuer les généraux ennemis. Il est plus d'accord avec les lois de la guerre suivies entre nations civilisées lorsqu'il dit: Consultez lentement et exécutez avec promptitude. — Donnez quelque chose au hasard; car qui veut tout prévoir est in-